

Expo en vue

Place à la couleur sauvage chez l'artiste américain Jim Dine. **PP.4-5**

Ventes publiques

Chez Millon, une vacation entre art européen et art africain. **P.12**

Foire

Il reste trois jours pour profiter de la Foire de Namur. **PP.14-15**



Arts Libre

Supplément à La Libre Belgique - N°252 - Semaine du 14 au 20 novembre 2014



L'ÉCOLOGIE PAR LUCY & JORGE ORTA

PP.2-3

Commentaire

Les bons comptes...

Par Roger Pierre Turine

Les sommes exorbitantes obtenues, la semaine dernière à New York, par la vente Sotheby's d'art impressionniste et moderne, et nous vous en parlons de façon plus détaillée dans nos pages réservées au "marché", se passeraient donc de tout autre commentaire si la manne céleste n'avait consacré, tout en haut de l'affiche, un artiste qui, sa vie durant, se soucia bien moins d'argent que du travail à parfaire.

L'homme et son œuvre sont, ici, quasi indissociables. N'avouait-il pas, à l'heure de passer de vie à trépas : "J'aurai tout raté !" Cet homme venu des Grisons, intègre, d'une rare authenticité, aura, à sa façon, totalement inédite et exemplaire, révolutionné l'art de sculpter, de peindre, de dessiner. Habile à faire d'une pierre trois coups, Alberto Giacometti, c'est bien de lui qu'il s'agit, aura même renvoyé à leurs études tous ceux qui, autour de lui, s'escrimaient à trouver des dérivatifs formels à la création plastique en vogue.

Giacometti n'eut cure des artifices, joua cavalier seul, non pas par une autosatisfaction qu'il aurait fuie comme la peste, mais par le souci de donner corps et âme à ce qu'il voyait et ne parvenait pas à concrétiser, tout particulièrement dans les trois dimensions.

Après une passade surréaliste en ses années de formation sur le terrain des espoirs et des doutes, après avoir été exclu du groupe par le pape Breton lorsqu'il s'intéressa de plus près à la figure humaine, Giacometti avança seul sur le terrain de la concrétisation plastique de ses rêves, de ses sentiments.

Il nous a laissé des merveilles, qu'il commençait à bien vendre de son vivant même, sans en tirer ni vanité, ni profit. Il vécut jusqu'au bout dans un atelier de misère et distribua ses gains comme on se libère d'un trop-plein. Son "Chariot", un bronze, est emblématique du passage d'un Giacometti encore sous certaines influences au maître à penser et à rêver, dont on ne peut se passer une fois qu'on l'a reconnu pour sien.

Il confia à Pierre Matisse : "En 1938, à l'hôpital Bichat, j'étais comme émerveillé par le chariot de la pharmacie tout clinquant qu'on promenait dans les salles. En 1947, j'ai vu la sculpture comme faite devant moi et, en 1950, il m'était impossible de ne pas la réaliser bien que se situant pour moi déjà dans le passé."

■ Expo en vue

Interrogations en forme d'écologie



Lucy + Orge Orta, "Spilt Milk", 2014, aluminium polychrome, 96 x 103 x 25 cm.

COURTESY GALERIE VALÉRIE BACH © LES ARTISTES

✦ Les duettistes Lucy et Jorge Orta orchestrent par voies sculpturales les dérives de l'industrie d'une société de consommation dans laquelle ils pointent quelques motifs d'inquiétudes pour l'homme.

ILS SONT LES AUTEURS D'UN PASSEPORT intitulé "Antarctica World Passports" grâce auquel "tout être humain [a] le droit de se déplacer librement et de circuler au-delà des frontières vers le territoire de son choix". Leur option fondamentale ne souffre pas d'ambiguïté. La priorité est donnée à l'être humain et rien n'a plus de valeur que la vie dans le respect des droits et de la dignité de chacun. La liberté de traverser les frontières, on en est loin. Quant aux droits fondamentaux des personnes, même ceux garantis par des déclarations à valeur soit disant universelle, il n'est pas un jour sans qu'ils ne soient bafoués quelque part sur notre planète. Des intentions aux réalités, il y a souvent un gouffre.

Impliqués dans les réalités de la vie au quotidien et soucieux du devenir des êtres dans le futur d'une Terre dont ils considèrent avec suspicion l'exploitation et l'avenir, le couple d'artistes Lucy et Jorge Orta, mettent leur art au service de ce qui, selon leur point de vue, nous menace tous. Le titre de leur récente exposition à La Villette, "Food/Water/Life" résume parfaitement une situation et une démarche qui s'imbriquent et dont les œuvres, sont en quelque sorte les

portes-parole. Leur expo est un peu un 'Sauve qui peut' et une mise en images sculpturales de bombes à retardement qui pourraient éclater si on n'y prend pas garde rapidement. Devant la fragilité de notre monde, ils agissent en urgentistes travaillant sur notre prise de conscience de quelques problèmes qu'ils estiment fondamentaux. Des sujets connus de tous vis-à-

"A travers les œuvres et le processus que nous employons pour élaborer chaque thématique, nous espérons amener petit à petit les sujets d'actualité à l'attention d'un public plus large. Lucy + Jorge Orta

artistique

vis desquels ils ne sont pas les seuls à tirer la sonnette d'alarme. Et l'art, pour eux, est un instrument d'action mondiale citoyenne. Donc une participation visuelle qui s'ajoute aux autres prises de positions.

Les deux cibles les plus présentes dans l'exposition sont la nourriture et l'eau. Les victimes actuelles et à venir sont évidemment les hommes qui essaient de se maintenir debout dans un équilibre on ne peut plus précaire pour ne pas dire scabreux. Pas de détour dans leurs œuvres. C'est direct, c'est clair, c'est affirmé, c'est littéral. Et la conséquence apparaît tout aussi nettement : si on ne réagit pas, on va droit dans le mur. Pas besoin de développer les discours sur les sujets, ils sont connus. Cette fois l'enjeu est de faire voir. La rarefaction et le gaspillage des aliments, les inégalités de la production industrielle et de la distribution, la limitation des ressources naturelles dont l'eau. Le tout lié à des préoccupations écologiques et environnementales. Les artistes interviennent dans l'actualité la plus chaude. Ils croisent les champs éthiques, scientifiques et ceux de la solidarité. On le disait, c'est l'avenir de l'homme qui est en jeu !

L'expression artistique pour laquelle ils ont opté est la sculpture d'installation. Et leurs étagères montrent ce qui est. Des fruits, des légumes, des emballages, des conserves, des bouteilles vides, des nuages de bouteilles en plastique, des personnages en mauvaise posture... Mais parfois se glissent aussi des références artistiques, beuysiennes ou duchampiennes, voire d'un art estampillé ou du mail art, par lesquelles ils s'inscrivent pleinement dans un courant artistique à la fois historique et dans une actualité version arty.

Claude Lorent

Infos pratiques

Lucy + Jorge Orta. Galerie Valérie Bach, 6 rue Faider, 1060 Bruxelles. Jusqu'au 20 décembre. Le mercredi de 14h à 18h, du jeudi au samedi de 11h à 13h et de 14h à 19h.

Bios express

Jorge Orta est né en 1953 à Rosario, en Argentine. Après ses études dans son pays et sous un régime dictatorial, il pratique des formes artistiques marginales et avant-gardistes qui éveillent sa conscience sociale. En 1984, il obtient une bourse pour accomplir un D.E.A. à la Sorbonne.

Lucy Orta est née en 1966 à Sutton Coldfield, en Angleterre où elle obtient son diplôme en 1989. Ils se rencontrent à Paris en 1991 et fondent l'année suivante le Studio Orta. En 2010, ils fondent Les Moulins après avoir réhabilité des usines (Seine et Marne) et installé leurs ateliers. Cette association promeut l'art contemporain. Leur notoriété est internationale.

Lucy + Jorge Orta, "Epicerie - Vitrine (miroir blanc)", 2014; 135 x 157 x 35 cm.



COURTESY GALERIE VALÉRIE BACH. © LES ARTISTES

■ Photographie



Sarборе, Serengeti, 2010.

Peuples en voie de disparition

❖ À la Young Gallery, une ode haute en couleur de Jimmy Nelson qui rappelle l'ambiguïté du travail d'Edward Sheriff Curtis.

TOUT AU DÉBUT DU XX^e SIÈCLE, EDWARD SHERIFF CURTIS photographia trente années durant les Indiens d'Amérique du Nord. Son but était d'enregistrer "tous les aspects de la vie dans toutes les tribus demeurées à un stade primitif" pour créer une mémoire visuelle de ces cultures sur le point de disparaître. Il est vrai que du million d'individus que rassemblaient les 80 tribus des Indiens des Plaines au XVIII^e, il n'en restait plus alors que 40 000.

Il fut aidé dans son entreprise par un Theodore Roosevelt qui pourtant voyait d'un bon œil cette disparition. Pour rappel, c'est lui qui déclarait : "Je n'irais pas jusqu'à penser que les seuls bons Indiens sont les Indiens morts, mais je crois que c'est valable pour les neuf dixièmes, et je ne souhaite pas trop me soucier du dixième". En résumé, pour lui, un bon Indien était un Indien d'archive, un Indien de papier.

Ce n'était pas l'opinion de Curtis, mais il reste que son travail nous dit surtout en creux la perte de culture des "Native Americans". Elle nous dit aussi toute l'ambiguïté de l'image censée préserver une mémoire, mais qui de fait participe de manière décisive à cette acculturation. D'abord en amenant dans ces tribus une foule de touristes excités à l'idée de photographier rites et coutumes exotiques. Ensuite en donnant à la civilisation dominante la bonne conscience -voire l'alibi- de la mémoire préservée.

On ne peut qu'y penser en parcourant les cimaises de la Young Gallery. Jimmy Nelson y expose ses magnifiques photographies d'une trentaine de tribus en voie de disparition sous l'intitulé "Before they pass away". Nous dire que son projet est de "raconter des histoires qui laissent de la place aux questions des destinataires" est un peu léger. Surtout lorsqu'on a entendu celui-ci dire à la télévision que la réalité l'intéresse moins que la beauté. Encore une fois, on se retrouve-là devant cette ethnographie décorative que nous déplorons voici quelques semaines à propos de l'exposition "Portraits du Rift" de Benoît Feron. Une description idéalisée qui occulte les situations critiques actuelles des peuples photographiés. Théodore Roosevelt n'est plus depuis longtemps, mais le monde - encore plus schizophrène qu'alors - continue à laisser de moins en moins de place aux civilisations premières tout en les "muséifiant" par ailleurs. Voire en commercialisant - chèrement - l'image.

Il paraît qu'en attirant notre attention, Jimmy Nelson "nourrit l'espoir que nous nous rassemblions tous autour du feu numérique de l'humanité et que nous continuions à raconter des histoires pour les générations futures." Plutôt que ces contes à dormir debout pour les générations futures, mieux vaudrait écrire dès aujourd'hui l'histoire tragique d'une planète en perte de diversité. Plutôt que nous éblouir, mieux vaudrait nous faire réellement voir.

Jean-Marc Bodson

→ Bruxelles, avenue Louise, 75B (Wiltcher's Place). Jusqu'au 7 février 2015, du mardi au samedi de 11h à 18h30. Infos : www.younggalleryphoto.com

JIMMY NELSON/COURTESY YOUNG GALLERY